

# LE DIABLE EN PERSONNE

PETER FARRIS

# LE DIABLE EN PERSONNE

Roman traduit de l'américain  
par Anatole Pons



**VOIR DE PRÈS**

Titre original : *Ghost in the Fields*

© Copyright © 2017 by Peter Farris

All rights reserved

© Éditions Gallmeister, 2017, pour la traduction française

© 2019, Voir de près pour la présente édition

Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction réservés pour tous pays.

ISBN 978-2-37828-199-1

VOIR DE PRÈS  
[www.voir-de-pres.fr](http://www.voir-de-pres.fr)

*À John Linder Farris, Pedro Jose Pasante,  
Ector Agnew Wright et Billy Wayne Donaldson*

« I'm gonna find me another home,  
I'm gonna find it way out  
in the woods... \* »

Lightnin' Hopkins,  
*Home in the Woods (No Good Woman)*

---

\* Je vais me trouver un nouveau chez moi,  
je vais le trouver tout au fond des bois...  
(Toutes les notes sont du traducteur.)

Au crépuscule, le coyote traversa le pré de fauche en s'arrêtant régulièrement pour flairer l'air. Alerté par le sifflement d'un train, il poussa un hurlement et entendit les aboiements et les glapissements du chef de la meute et du reste de la famille lui répondre depuis les bois à l'est, suivis par un chant collectif qui ondulait à la manière du son distordu d'une sirène.

Le pré lui réussissait ces derniers temps. La veille, il avait attrapé et mangé un dindonneau après avoir surpris une femelle qui sortait sa couvée du nid. L'oisillon n'arrivait pas à suivre, et la mère, malgré ses efforts, n'avait pu repousser le coyote.

Il se faufila par un trou dans la clôture et se dirigea vers les bords de la rivière. Des faons étaient nés au printemps et il s'était décidé à aller fureter vers leurs couches le long du cours d'eau et de la ligne de crête, en prenant soin de rester sous le vent.

À la tombée de la nuit, il avait couvert près de trois kilomètres, mais le cerf s'était déplacé. Le coyote perçut l'odeur d'un lièvre et la pista à travers une épaisse végétation. Il gagna un

empierrement et bifurqua vers le nord. Tête baissée, narines dilatées, il avança vers un carré de trèfle et de brassica.

Mais, avant qu'il ne puisse bondir sur le lièvre, ses oreilles frémissent à l'approche d'un danger, et il leva la tête vers le pare-feu. Quelques instants plus tard, les phares d'un véhicule apparurent.

Le coyote fixa la voiture en silence avant de détalier vers les pins, sa faim momentanément oubliée, sa place dans le monde non moins certaine.

La fille dans le coffre avait été ligotée.

Elle dormait d'un sommeil haché, étourdie par la rumeur de l'autoroute puis réveillée en sursaut par le bruit d'un semi-remorque, les cahots sur la chaussée inégale, les soudains changements de file. Elle percevait les vibrations d'un caisson de basse entre deux sanglots.

Elle était en pleine crise de claustrophobie, grognait et tapait des pieds. Le conducteur baissa la musique, comme pour l'écouter se débattre. Elle les entendit rire à ses dépens, puis ce fut encore le *boum-boum-bap* de la stéréo.

La voiture ralentissait, tournait, tournait encore, accélérât. La musique s'interrompit. La fille tambourinait des pieds sur les parois latérales du coffre. Le volume de la radio remonta, assez fort pour étouffer le boucan qu'elle faisait. Lorsque la voiture s'arrêta, la fille tendit l'oreille, entendit une voix indistincte. Un bref échange. Quelqu'un commandait un double cheeseburger. Des

nuggets. Des frites. Un milk-shake au chocolat et un Coca light.

Il y eut une secousse lorsque la voiture franchit un ralentisseur. La musique reprit. Basse et caisse claire et charleston. Synthétiseur. Un alliage rugueux d'argot de rue et de distiques du ghetto.

*Boum-da-boum-da-boum-boum-bap...*

La fille dans le coffre cria de nouveau, manquant s'étouffer avec la chaussette dans sa bouche.

La voiture accéléra pour revenir dans le flux métronomique d'une autoroute.

Le coffre était suffocant et sentait l'alèse souillée d'un pisse-au-lit. Son débardeur était trempé de sueur. Il y avait une pellicule brûlante de crasse sur sa peau. Elle avait mal à la tête. La pommette sous son œil gauche était boursouflée, la chair à vif. Mais la transpiration avait eu du bon. La fille avait pu faire jouer ses paumes l'une contre l'autre, les frotter et les remuer. Le gros scotch s'était desserré. Elle se tordit les poignets, puis dégagea son bras droit d'un coup sec, la douleur fusant du coude jusqu'à l'épaule, où l'élancement se prolongea.

Mais elle avait une main libre.

Sa respiration ralentit et elle tendit l'oreille, attentive à ce qui allait suivre.

Mais la voiture continuait de rouler ; la basse grondait, propageant ses vibrations d'un pare-chocs à l'autre. Une boucle R&B annonça le refrain.

*Boum-boum-boum-tai-tap-tap-boum-boum-boum...*

Elle arracha le scotch enroulé autour de sa tête, détendit sa mâchoire, décolla ses cheveux. La bouche libérée de son bâillon, elle se débarrassa de la chaussette et cracha de la bile.

Il fallait qu'elle change son tampon. Rien qu'elle puisse y faire.

Au bout d'un moment, la fille réussit à se mettre sur le dos. Elle leva les jambes, ses rotules heurtèrent le haut du coffre. Elle avait l'impression d'être assise sur un sac de marteaux, meurtrie par les outils du coffre quelle que soit sa position. Elle tâtonna dans le noir, touchant des objets à la manière d'une aveugle lisant du braille. La roue de secours. Des câbles de démarrage. Un démonte-pneu. D'autres choses à ses pieds. Des

canettes vides. Des mégots. Des emballages et des morceaux de tissu.

Et une bâche en plastique. Une bouteille avec une poignée comme sur les flacons de Javel. Un bout de chaîne industrielle. L'arête coupante d'un parpaing.

Le bric-à-brac d'un coffre à cadavres.

La voiture maintenait son allure régulière.

La fille ferma les yeux, repensant à la matinée. Ils l'avaient arrachée à l'hôtel où vivaient toutes les filles. Celle qui partageait sa chambre – la Cambodgienne – avait hurlé des invectives dans sa langue natale jusqu'à ce que Mexico envoie valser au sol son mètre cinquante. Certaines des autres filles observaient la scène depuis le couloir, mais elles n'avaient pas dit un mot. Qui pouvait leur en vouloir ? Elles étaient comme des chiens dans un chenil.

Elle s'apprêtait à aider la Cambodgienne à se relever lorsque l'associé de Mexico lui avait enfilé un sac sur la tête. Alors qu'elle était sans défense, quelqu'un l'avait rouée de coups de poing. C'était son dernier souvenir – se faire tabasser et étouffer dans le sac. Elle était sans

doute dans le coffre de cette voiture depuis des heures.

Elle pensa à l'un des gros bras de Mexico, le grand, Willie, qui réclamait toujours des gâteries à l'œil. Certaines filles parlaient de son odeur aigre ; il passait son temps à se moucher à cause de toute la poudre qu'il sniffait. Il portait un faux dentier en or. Laissait l'étiquette sur ses casquettes et ses vêtements, la mode de la rue à l'époque.

Willie était violent, mais tout le monde à l'hôtel craignait encore plus Mexico.

La voiture décéléra, quitta l'autoroute. De nouveau ce rythme saccadé. Elle sentit que le conducteur réduisait sa vitesse.

Elle estima qu'ils devaient être loin de la ville.

La fille se demandait si les gens normaux pensaient à des choses positives au moment d'affronter la mort. À un être aimé par exemple – une mère, un père, un mari ou un petit ami –, dont l'évocation permettrait d'accepter plus facilement la dure réalité de leur destin. Ou peut-être un moment privilégié, un souvenir

de l'époque bénie où ils étaient en sécurité et que la vie avait un sens, malgré tout.

La fille s'appelait Maya et elle venait d'avoir dix-huit ans.

Elle n'avait pas le souvenir d'avoir jamais été à l'abri de tous les Mexico de son monde à elle.

Débarrassée de cette maudite chaussette dans la bouche, Maya remit le scotch en place, de manière – espérait-elle – à ce que l'opération passe inaperçue.

Sa main glissa sous la roue de secours. Elle se referma sur la poignée d'un tournevis de quinze centimètres.

Elle versa quelques dernières larmes.

Puis elle attendit.

Les pneus crissèrent lorsque la terre remplaça l'asphalte, les amortisseurs encaissant les bosses, les fondrières et les ravines. La musique s'arrêta. Maya entendit les bribes d'une dispute à l'avant.

– *J't'avais dit qu'on aurait dû prendre la carte...*

– *Nan... Nan... Je gère.*